

Recherches sociographiques



Note sur les origines et la première phase de développement du mouvement des Mechanics' Institutions en Grande-Bretagne

Pierre Leduc

Volume 16, Number 2, 1975

Réalités diverses du zonage

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/055692ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/055692ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this note

Leduc, P. (1975). Note sur les origines et la première phase de développement du mouvement des Mechanics' Institutions en Grande-Bretagne. *Recherches sociographiques*, 16(2), 249–260. <https://doi.org/10.7202/055692ar>

NOTE SUR LES ORIGINES ET LA PREMIÈRE PHASE DE DÉVELOPPEMENT DU MOUVEMENT DES MECHANICS' INSTITUTIONS EN GRANDE-BRETAGNE

Le Bas-Canada a été touché par le mouvement des *Mechanics' Institutions* quelques années après la fondation des premiers instituts britanniques: à Montréal, le 21 novembre 1828, lors d'une réunion générale tenue chez le ministre anglican, H. Esson, on décida à l'unanimité de former « une société qui porterait le nom de Montreal Mechanics' Institution »¹. Cet institut existe encore aujourd'hui, grâce à un statut spécial, sous l'appellation Mechanics' Institute of Montreal, mieux connu sous le nom de Bibliothèque Atwater. Ce type d'association fut, par la suite, adopté dans plusieurs autres villes du Bas-Canada.

Cette étude préliminaire a pour objectif de retracer la genèse du mouvement et sa première phase de développement dans le milieu d'origine — ce, en vue de faciliter une éventuelle analyse phénoménologique de ce type d'association au Québec. L'arrière-plan historique et social, ainsi reconstitué, est de nature à ouvrir des perspectives de travail, non seulement sur ces instituts, mais encore sur d'autres associations similaires et, parfois, concurrentes.

Le mouvement des *Mechanics' Institutions* est une des multiples facettes du mouvement global d'éducation structurée des adultes qui a pris forme à la faveur de la révolution industrielle paléotechnique dont la Grande-Bretagne a été la première à bénéficier, mais au détriment d'une grande partie de sa population qui en a subi les retombées négatives. Cette révolution a donné

1. « Minutes de la réunion générale du 21 novembre 1828 », *Archives de la Bibliothèque Atwater*, (Vol. I), Montréal, 1828-1835, p. 1.

2. À Londres, en 1823, l'expression « *mechanic* » s'appliquait à toute personne rémunérée pour un travail manuel. Voir: Thomas KELLY, *George Birkbeck, Pioneer of Adult Education*, Liverpool, Liverpool University Press, 1957, p. 86.

naissance à la classe ouvrière tout en posant le problème de son intégration au nouvel ordre social³.

Parmi les moyens envisagés pour incorporer les artisans de la société traditionnelle à la « *steam-intellect society* »⁴, la démocratisation du savoir devint un de ceux qui suscitèrent les plus vives discussions. Selon l'idéologie utilitaire et philanthropique d'Adam Smith et de Jeremy Bentham, « pour le plus grand bonheur du plus grand nombre »⁵, il fallait instruire les diverses classes sociales : les pauvres, pour qu'ils travaillent sensément, et les classes moyennes, pour qu'elles dirigent avec clairvoyance. C'est l'idéologie qui anima l'action des « élites » et de promoteurs humanitaires dans la formation d'écoles monitioriales pour les pauvres, la réforme de l'enseignement secondaire, la fondation de l'Université de Londres, le mouvement des *Mechanics' Institutions* et celui de la Society for the Diffusion of Useful Knowledge. La question controversée de l'éducation des ouvriers au sein des *Mechanics' Institutions*, vivement animée par les préoccupations économiques et politiques, donna libre cours à l'idéologie dominante et reflète bien le climat d'une époque « où le libéralisme interdisait toute intervention énergique de l'État dans l'éducation, [et où] on voit surgir, de toutes parts, des philanthropes souvent plus désireux de favoriser de bonnes relations entre patrons et ouvriers que préoccupés par les conditions de vie et d'hygiène de ces derniers »⁶. Objectivement motivée par des intérêts économiques et politiques, subjectivement animée de sentiments humanitaires, une bonne partie de la bourgeoisie favorisait l'instruction des ouvriers « pour les transformer en une petite bourgeoisie, bien à sa place dans la société ou, en termes politiques, pour en faire des électeurs pour les conservateurs et les libéraux »⁷.

Les chefs d'entreprise de tendance libérale excellaient à paraître réformistes en favorisant l'éducation des ouvriers. N'était-ce pas le moyen d'intégration le plus humanitaire pour accroître la production, hausser le niveau de vie des ouvriers et éviter, ainsi, de nouveaux désordres sociaux, tout en se donnant bonne conscience?

Les objectifs généraux des *Mechanics' Institutions* répondaient à ces motifs utilitaires, en contribuant, « à la fois directement et indirectement, non seulement à améliorer la condition des classes ouvrières, mais encore à maintenir et à promouvoir la présente supériorité de la Grande-Bretagne dans la

3. Voir : Fernand HARVEY, *Notes sur l'histoire de l'éducation des adultes en Grande-Bretagne et en France*, Montréal, Direction générale de l'éducation permanente, Ministère de l'éducation du Québec, 1969, pp. 4-5 ; Jurgen KUCZYNSKI, *Les Origines de la classe ouvrière*, Paris, Hachette, 1967, p. 140 ; L. G. JOHNSON, *The Social Evolution of Industrial Britain*, Liverpool, Liverpool University Press, 1963, p. 28.

4. Selon l'expression de Peacock, citée dans : G. M. TREVELYAN, *Illustrated English Social History*, 4, Toronto, Longmans, Green, 1960, p. 41.

5. Cité dans : John LAWSON et Harold SILVER, *A Social History of Education in England*, Londres, Methuen & Co., 1973, p. 231.

6. HARVEY, *op. cit.*, p. 12.

7. KUCZYNSKI, *op. cit.*, p. 130.

production artisanale et industrielle [...] et ce, premièrement, en diffusant parmi les classes laborieuses une connaissance des principes et des résultats de la recherche scientifique; deuxièmement, en stimulant et en encourageant le génie inventif où qu'il puisse se trouver»⁸. Les promoteurs et les partisans du mouvement espéraient que les ouvriers, avec une bonne connaissance des principes scientifiques élémentaires, contribueraient à des innovations techniques; en outre, ils prévoyaient que la promotion des « classes inférieures » aurait pour effet de faire disparaître les reliquats de servitudes et de préjugés de l'époque féodale qui retardaient le progrès social, d'émousser les sentiments de jalousie et de méfiance entre les classes par leur rapprochement sur le terrain commun de la science, enfin, d'assurer le respect des droits de propriété. Suite à cette préparation civique, les leaders de la classe moyenne, de leur côté, escomptaient une baisse de l'ivrognerie et de la criminalité⁹.

Par contre, les chefs d'entreprise conservateurs hésitaient encore à courir le risque de la démocratisation de l'enseignement. En 1807, dans un projet de loi soumis au Parlement, Samuel Whitbread avait tenté d'inclure l'éducation parmi les problèmes de la loi des pauvres et des enfants travaillant en usines mais il n'avait pas réussi à calmer les appréhensions. L'impact des changements technologiques et l'exploitation systématique de la main-d'œuvre avaient provoqué des résistances et des révoltes, parfois sanglantes, dont on se souvenait, même après Trafalgar. Avec les leçons du passé, n'était-il pas dangereux d'inciter les travailleurs à se réunir dans des salles de cours où, sous prétexte d'éducation, ils pourraient discuter de politique et tenter de changer l'ordre établi? Sans aller jusqu'à laisser mijoter la masse dans son ignorance, ne valait-il pas mieux favoriser le mouvement des bibliothèques itinérantes permettant aux travailleurs sérieux et pacifiques de s'instruire par eux-mêmes, « au coin du feu, en compagnie de leur femme et de leurs enfants »?¹⁰

Les promoteurs du mouvement étaient bien conscients de ces appréhensions et avaient pris soin de donner aux *Mechanics' Institutions* une orientation sécurisante: « bien loin de répandre dans la masse une influence préjudiciable et dangereuse, [ils] doivent être considérés par toute personne avisée et impartiale, comme les plus puissants adjuvants à la vertu et les meilleurs gardiens de l'ordre public, tout en étant les moins coûteux »¹¹.

Les réformistes devaient, logiquement, être favorables au mouvement pour rester fidèles à leur idéologie ou à certains aspects de leur programme d'action.

8. David BURNS, *Mechanics' Institutions: their Objects and Tendency*, Glasgow, Thomas Murray, 1837, pp. 40-41. Il est intéressant de noter que Burns a choisi comme épigraphe à son essai ce diction français de Keratry: « Ce sont les institutions qui forment les hommes; ce sont les mœurs qui maintiennent à leur tour les institutions. »

9. Voir: HARVEY, *op. cit.*, pp. 23-24; BURNS, *op. cit.*, pp. 56-57.

10. JOHNSON, *op. cit.*, p. 32. Voir: LAWSON et SILVER, *op. cit.*, p. 249. Même après 1860, plusieurs considéraient encore les *Mechanics' Institutes* comme des milieux subversifs. Voir: *Id.* p. 272.

11. BURNS, *op. cit.*, p. 57.

Les réformistes modérés, de tendance owenite ou associationniste, percevaient les instituts comme des milieux favorables pour la formation professionnelle des ouvriers. Quant aux radicaux, après avoir misé sur les *Mechanics' Institutions*, ils les jugèrent incompatibles avec leurs idéaux politiques : « ces raccourcis pour s'instruire tiennent de l'illusion grossière et de l'imposture [...] c'est vraiment cruel d'offrir notre appui et notre encouragement à ces secteurs professionnels alors que, en même temps, nous sommes conscients, ou devrions l'être, que nous sommes en train de nous illusionner ou de les duper »¹². Effectivement, en raison des conditions de vie résultant de l'industrialisation rapide, n'était-il pas utopique, sinon cynique même, de songer à la diffusion du savoir ? Après des heures excessives de travail harassant, dans des ateliers encombrés et malsains, comment pouvait-on attendre de l'ouvrier la concentration nécessaire pour suivre un cours, fut-il le plus pratique et le mieux illustré ou, simplement, pour lire avec profit dans des taudis humides ?¹³

L'Église anglicane, comme toutes les Églises officielles du monde, était en faveur de l'ordre établi ; elle partageait donc les craintes des chefs d'entreprise conservateurs. Déjà, en 1800, l'évêque de Rochester proclamait que l'Angleterre regorgeait « d'écoles de rebellion jacobine, [...] d'écoles d'athéisme et d'infidélité, camouflées sous le manteau des *Charity Schools* et des *Sunday Schools* »¹⁴. Si les rejetons du Royaume étaient ainsi jugés, il n'était pas surprenant que les *Mechanics' Institutions*, avec ses relents réformistes, passent pour « des nids d'incroyance et d'irrégion »¹⁵. Néanmoins, l'oligarchie anglicane ne pouvait contrôler toutes les déclarations officieuses de ses ministres, comme en témoigne cet écrit de 1825 : « les cerveaux des classes laborieuses ont, maintenant, atteint un tel degré de force et de maturité qu'ils ne pourront se satisfaire encore longtemps des nourritures simples dont s'accommodaient leurs ancêtres... »¹⁶. Cette opinion d'un ministre anglican récalcitrant était courante dans la plupart des Églises dissidentes, particulièrement l'Église méthodiste, très répandue dans le Yorkshire et, partant, plus sensible aux pénibles conditions des travailleurs. D'ailleurs, le méthodisme a contribué au développement intellectuel de plusieurs travailleurs autodidactes et ses structures démocratiques semblent avoir servi de modèles à plusieurs mouvements réformistes¹⁷.

Une partie de cette problématique peut être résolue quand on considère que les *Mechanics' Institutions* ne sont pas d'inspiration religieuse, à la différence de plusieurs autres mouvements d'éducation des adultes, tels les *Sunday Schools* et les *Adult Schools*. Pour ne pas s'aliéner les Églises, les partisans du mouvement prennent soin de souligner que les *Mechanics' Institutions* sont sans danger,

12. Extrait de l'*Ashton Chronicle*, cité dans : Brian SIMON, *Studies in the History of Education: 1780-1870*, Londres, Lawrence & Wishart, 1960, p. 172.

13. Voir : SIMON, *op. cit.*, p. 172 ; HARVEY, *op. cit.*, p. 25.

14. Cité dans : LAWSON et SILVER, *op. cit.*, p. 235.

15. BURNS, *op. cit.*, p. 70.

16. JOHNSON, *op. cit.*, p. 29.

17. Voir : HARVEY, *op. cit.*, p. 17.

qu'ils n'ont pas pour but de renouveler la société par la science exclusivement, qu'ils ne sont que « des auxiliaires pour atteindre des objets de pensée et de contemplation plus élevés et plus saints qui illuminent les choses terrestres de reflets d'immortalité » !¹⁸ Néanmoins, on affirme aussi clairement que « ces écoles populaires n'incluent pas dans leurs objectifs, pour des raisons bien évidentes, l'exposé des principes et des doctrines de quelque système théologique que ce soit [...] [et qu'] elles évitent, avec le plus grand respect des convenances, de s'immiscer dans le ministère de la parole ou des opinions religieuses des étudiants »¹⁹. Les promoteurs du mouvement, surtout Birkbeck et Brougham, bien au fait de la sclérose des milieux universitaires, causée par le traditionalisme et l'importance excessive accordée à l'enseignement classique et théologique, ne tenaient vraisemblablement pas à s'empêtrer dans un programme d'enseignement teinté de religion²⁰.

Enfin, la masse ouvrière, abrutie par de longues heures de travail et désabusée par des salaires de subsistance, restait plutôt indifférente à l'apologie du bon ouvrier, humble et consciencieux, satisfait de ses conditions de travail et de son patron, et s'abreuvant dans ses loisirs « aux sources pures du savoir »²¹. Le mouvement ne semble avoir touché que les ouvriers d'élite et les artisans qui n'avaient pas encore été repêchés par les radicaux²².

Ce contexte nous laisse entrevoir l'équivoque fondamentale du mouvement, destiné, en principe, à promouvoir la classe ouvrière, mais exposé à devenir un outil de réconciliation et d'intégration sociale. D'ailleurs, comme partie du mouvement global d'éducation des adultes, les *Mechanics' Institutions* pouvaient-ils échapper au courant intégrateur visant à faire de l'éducation des adultes un instrument servant les intérêts de l'oligarchie ? C'est en retraçant les origines spécifiques du mouvement des *Mechanics' Institutions* et en cherchant à découvrir les mobiles des promoteurs que nous serons plus en mesure d'établir la part d'idéalisme et d'utilitarisme²³.

Au début de la décade de 1770, alors que la machine à vapeur de Watt était encore considérée comme un « *pretty engine* »²⁴ et que la science restait confinée

18. BURNS, *op. cit.*, p. 51.

19. *Id.*, p. 50.

20. C'est dans un courant laïcisant et non-conformiste, analogue à celui qui animait Anderson, Birkbeck et Brougham, que les réfractaires d'Oxford et de Cambridge s'unirent pour jeter les bases de l'Université de Londres dans la décade de 1820. L'établissement projeté restera longtemps collège universitaire en raison de plusieurs forces d'opposition, dont celle de l'Église anglicane. Voir : LAWSON et SILVER, *op. cit.*, pp. 257-258.

21. BURNS, *op. cit.*, p. 42.

22. Avant 1850, les salaires variaient entre cinq et dix shillings pour une semaine de travail de soixante-douze heures et plus. Voir : SIMON, *op. cit.*, p. 172 ; JOHNSON, *op. cit.*, pp. 88-89 ; Max PIETSCH, *La Révolution industrielle*, Paris, Payot, 1961, p. 31.

23. Voir : HARVEY, *op. cit.*, p. 13.

24. C'est ainsi que les rarissimes ingénieurs du XVIII^e siècle qualifiaient cette invention. En dépit des sarcasmes, cinq cents machines à vapeur de type Watt étaient sorties des ateliers de Boulton au tournant du siècle. Voir : J. A. LESOURD et C. GÉRARD, *Histoire économique : XIX^e et XX^e siècles*, (Tome I), Paris, Colin, 1963, pp. 199-200.

aux milieux universitaires, John Anderson, professeur de physique à l'Université de Glasgow, décida de s'occuper de la formation professionnelle des mécaniciens en organisant à leur intention des cours de physique appliquée. Cette initiative fut jugée inacceptable par le Sénat universitaire, d'autant plus que le groupe pouvait assister aux cours en vêtements de travail, sans avoir à revêtir la traditionnelle toge rouge²⁵.

Dans la longue polémique qui s'ensuivit, l'original et irascible Anderson réussit à avoir le dernier mot en léguant ce qu'il possédait, « pour le bien de l'humanité et l'avancement de la science, à un Institut (sic) devant porter le nom d'Anderson's University »²⁶. Même si la succession d'Anderson ne comportait que des effets personnels, des livres et des instruments de laboratoire, ses exécuteurs testamentaires résolurent de prendre les dispositions nécessaires pour réaliser ses desseins. Le 9 juin 1796, une chartre venait confirmer la fondation de l'Anderson's Institution²⁷. L'intention du testataire était de donner, à toutes les classes sociales, particulièrement aux artisans, la chance de recevoir une éducation libérale et scientifique. Le programme, couvert par le professeur de physique et de chimie, était une innovation d'un triple point de vue : l'accent pratique donné aux cours de sciences, l'institutionnalisation des cours du soir, enfin, l'admission des femmes au même titre que les hommes. Toutefois, il n'était pas encore question de promouvoir l'éducation des simples manœuvres²⁸.

C'est dans ce contexte que s'amorce, en 1799, le mouvement des *Mechanics' Institutions* avec la formation de la Mechanics' Class par le Dr George Birkbeck, alors professeur à l'Anderson's Institution. Comme l'organisation de ce cours spécial a directement débouché sur la création de multiples instituts d'artisans, les circonstances qui entourent cette formation méritent notre attention.

Depuis longtemps, Birkbeck insistait auprès de l'unique fabricant d'instruments de mathématiques de Glasgow pour recevoir sa commande d'appareils destinés à illustrer son cours. Déçu de l'attitude du fabricant et des délais répétés, le professeur résolut de superviser lui-même la fabrication des instruments requis. Pour ce faire, il alla causer avec « le menuisier à son établi, le forgeron à son fourneau, et le tourneur à son banc, [...] il saisit toutes les

25. Voir : « A Sketch of the History of the Andersonian, and the Institutions descended from it: 1796-1894 », *The Journal*, Glasgow Chamber of Commerce, (LVII, 5), mai 1972, p. 155.

26. Cité dans : *Calendar: 1972-1973*, Glasgow, University of Strathclyde, 1972, p. 18.

27. L'Anderson's Institution prendra le nom d'Anderson's University en 1828 et celui d'Anderson's College en 1877. Voir le tableau chronologique des établissements d'enseignement technique et commercial à Glasgow, de 1796, année du décès de John Anderson et de la fondation de son institut, à 1964, alors que le Royal College of Science and Technology obtient sa charte universitaire et devient l'University of Strathclyde, dans : *Calendar: 1972-1973*, p. 20. Ce tableau mentionne qu'en 1881, l'appellation « Glasgow Mechanics' Institution » est changée pour celle de « College of Science and Arts ». Les archives de l'Université de Strathclyde conservent la plus grande partie des documents du Glasgow Mechanics' Institution et plusieurs autres sources sur les *Mechanics' Institutions* auxquelles j'ai pu avoir accès en juin 1973, grâce à la bienveillante collaboration du Dr H. E. C. Cargill Thompson.

28. Voir : *The Journal*, p. 155.

occasions les plus favorables pour se faire une idée juste de la force et de la faiblesse de leurs ressources intellectuelles, — pour vérifier la perspicacité de leurs observations, l'à-propos de leurs questions et leur aptitude à apprendre, et il fut en mesure de constater à quel point il serait bénéfique, tant pour eux-mêmes que pour la société, de leur faire connaître les principes scientifiques »²⁹. En répondant de façon simple aux questions pertinentes posées par les artisans sur des principes élémentaires et faciles à saisir, Birkbeck se trouva à en susciter d'autres qui exigeaient une explication plus complexe. Ce cheminement l'incita à demander aux administrateurs de l'Anderson's Institution l'autorisation d'admettre à son cours régulier un groupe d'artisans select, comme auditeurs libres. Ce privilège fut accordé mais ne produisit pas les résultats escomptés ; bien au contraire, le niveau relativement élevé des cours et l'attitude méprisante et désinvolte de la clientèle régulière ne firent que décevoir et frustrer davantage le groupe d'artisans. Le professeur dut, donc, élaborer un autre plan pour réaliser ses desseins³⁰.

En 1800, tout en présentant aux administrateurs la description de ses cours réguliers de physique et de chimie, Birkbeck en profita pour soumettre à leur approbation un cours supplémentaire destiné « exclusivement aux personnes exerçant la mécanique comme métier »³¹. Le projet de cours, bien que nouveau, respectait les clauses du testament d'Anderson ; aussi, pouvait-il difficilement être refusé. La première session de ce cours gratuit, intitulé *Principles and Powers of Mechanical Energies*, débuta en février 1800 et remporta un succès relatif. La deuxième session fut concluante : avec une assistance de cinq cents artisans, il devenait évident que ce cours correspondait à un réel besoin de connaissances techniques chez les artisans et les opérateurs des usines mécanisées de Glasgow³².

Malheureusement, le projet si bien amorcé par Birkbeck fut compromis après son départ pour Londres. Le mécontentement des artisans-étudiants commença à se faire sentir avec les hausses successives des frais de scolarité et s'accrut du fait que l'enseignement était confié à des professeurs choisis exclusivement par la direction, sans consultation des étudiants de la Mechanics' Class. Le droit de propriété sur la bibliothèque, sans cesse contesté de part et d'autre, finit par entraîner la rupture définitive. Les raisons plus profondes de cet antagonisme chronique remontent à 1799, alors que la direction de l'Anderson's Institution avait dû tolérer la présence d'artisans au cours régulier de Birkbeck. Dès lors, les artisans ne s'étaient pas sentis acceptés par le milieu à prétentions universitaires. Le rejet des étudiants du secteur professionnel sera, d'ailleurs, confirmé quelques années plus tard, par une caricature nettement discriminatoire représentant les deux types de clientèle suivant un cours : l'une, bien rangée

29. BURNS, *op. cit.*, pp. 11-12.

30. Voir : *Id.*, p. 12.

31. Cité dans : *Id.*, p. viii.

32. Voir : *Id.*, pp. vii-ix, 12-15.

dans une salle de l'Anderson's Institution, impressionnante par son décorum académique, et l'autre, mal vêtue, écopée et bruyante, entassée comme des *Voyageurs de troisième classe* dans une salle du Glasgow Mechanics' Institution³³.

À la réunion générale de la Mechanics' Class, le 5 juillet 1823, les membres résolurent de se dissocier de l'Anderson's Institution et de former un nouveau type de *School of Arts*. Le 14 juillet, un projet de constitution, élaboré par Birkbeck et les représentants élus du groupe sécessionniste, fut approuvé par les membres. Le 20 septembre, on adopta l'appellation « Mechanics' Institution », marquant, ainsi son authentique émanation de la Mechanics' Class et soulignant la différence avec l'Edinburgh School of Arts, fondée deux ans auparavant par les classes privilégiées. L'institut d'Edimbourg s'était largement inspiré du programme de Birkbeck mais l'esprit en était bien différent car, dès le début de son existence, le leadership était réservé aux « élites »³⁴.

Le Glasgow Mechanics' Institution, après avoir aménagé les combles d'une chapelle désaffectée de la rue Shuttle, ouvrit ses portes le 8 novembre 1823, trois jours avant l'élection des membres du comité chargé de fonder le London Mechanics' Institution. Fidèle à son promoteur, l'institution naissante se plaça sous le patronage honoraire de Birkbeck qui ne pouvait assumer une tâche active en raison de ses activités à Londres. Le financement dépendait surtout de la générosité des philanthropes libéraux car les cotisations étaient minimales³⁵.

En plus des deux disciplines majeures, la physique et la chimie, qui seront toujours au programme en raison des objectifs spécifiques du mouvement, les premiers prospectus offraient plusieurs autres cours susceptibles de convenir à une vaste clientèle : introduction à l'anatomie, mathématiques, géographie, histoire naturelle et économie politique. La première année, il y eut plus de mille inscriptions ; l'année suivante, au-delà de mille trois cents, dont un fort contingent de l'usine Girdwood. Ces étudiants étaient, sans doute, motivés car

33. À la deuxième session, Birkbeck s'était résigné à demander une cotisation d'un shilling mais, à la faveur de son séjour à Londres au début de la troisième session, les directeurs de l'Anderson's Institution portèrent les frais à cinq shillings. À son retour, Birkbeck, indigné, réduisit les frais de moitié. Sous le mandat du Dr Ure qui succéda au Dr Birkbeck en 1804, les frais de scolarité montèrent de nouveau à cinq shillings. Pour une explication fort détaillée de ce grief, voir la note infrapaginale dans : BURNS, *op. cit.*, pp. 13-15 ; pour les autres griefs, voir : *The Journal*, p. 155, où se trouve reproduite la caricature de HEATH pour le *Glasgow Looking Glass*, (1826).

34. Comme le fait remarquer Sexton, dans une note infrapaginale, l'appellation « Mechanics' Institution » est formée du premier mot de Mechanics' Class et du dernier d'Anderson's Institution. Voir : A. Humboldt SEXTON, *The First Technical College*, Londres, Chapman & Hall, 1894, pp. 69-70 ; James MUIR, *John Anderson : Pioneer of Technical Education and the College he founded*, Glasgow, John Smith & Son, 1950, pp. 126-127 ; BURNS, *op. cit.*, p. 24.

35. Pour l'aménagement des premiers locaux, voir : SEXTON, *op. cit.*, pp. 70-71. L'Acte d'incorporation ne fut promulgué qu'en mars 1824. Quant aux frais de scolarité, ils s'élevaient, en 1837, à dix shillings pour les cours de physique mécanique et de chimie, y compris l'usage de la bibliothèque ; chaque cours supplémentaire de la session (novembre à avril) coûtait six shillings. Voir : BURNS, *op. cit.*, pp. 16-19.

bon nombre d'entre eux devaient marcher plusieurs milles pour se rendre à leurs cours après une très longue journée de travail³⁶.

L'institut était géré par un comité de direction de seize étudiants élus par la classe de physique et de chimie ; huit nouveaux prenaient la relève chaque année. Le comité des seize devait choisir douze membres honoraires, reconnus pour leur transcendance ou leur philanthropie ; ces derniers désignaient parmi eux trois conseillers agissant auprès du comité de direction. Enfin, au tout début, le corps professoral était choisi par les étudiants concernés³⁷.

La question du droit des étudiants à choisir leurs professeurs avait été un des griefs qui avait entraîné la sécession de la Mechanics' Class de l'Anderson's Institution. La constitution du Mechanics' Institution devait en tenir compte. Néanmoins, cette clause donna lieu à des complications et à de sérieux problèmes au niveau de la qualité de l'enseignement. Dans les cas de démission ou d'évaluation négative d'un professeur, l'engagement du successeur dépendait du bon vouloir des étudiants. À la démission du professeur Steel³⁸, par exemple, plusieurs candidats se présentèrent et on les invita à s'exécuter illico en donnant un « cours-échantillon ». Cinq braves consentirent à monter dans l'arène. Le vainqueur fut Thomas Longstaff, « conférencier itinérant en astronomie ; il fascina tellement l'auditoire par ses trajectoires planétaires qu'il fut accepté d'emblée, sans autres formes d'enquête sur ses antécédents et ses qualifications »³⁹. L'engagement du populaire professeur donna des résultats pitoyables et fournit une bonne raison pour confier le choix des professeurs au comité des seize. Ce changement dans la constitution semble être la première brèche dans le système démocratisant instauré à l'origine. Par la suite, il se produisit une baisse notable dans le nombre d'inscriptions et de cours offerts⁴⁰.

En 1831, le Glasgow Mechanics' Institution déménagea, rue North Hanover, au nouvel édifice conçu spécialement pour l'association, grâce à l'appui financier du président John Leadbetter. Les nouveaux locaux comprenaient une salle de conférence assez vaste pour contenir cinq cents personnes, une bibliothèque de quatre mille volumes sur les sciences, l'art et la littérature, une salle de lecture ouverte au public pour la consultation de périodiques d'actualité, enfin, diverses salles pour l'entreposage des appareils scientifiques, des modèles fabriqués par les artisans durant leurs loisirs, des pièces de musée, etc. En dépit de cette amélioration sur le plan physique, les ouvriers donnaient des signes de désaffection. Déjà, les professeurs étaient choisis exclusivement par la direction qui pouvait facilement être influencée par les conseillers

36. Voir : SEXTON, *op. cit.*, p. 72 ; BURNS, *op. cit.*, pp. 17-18.

37. Voir : BURNS, *op. cit.*, pp. 20-21.

38. Le discours inaugural du Glasgow Mechanics' Institution avait été prononcé par Steel, premier professeur dont on avait retenu les services ; il démissionna à la fin de la première session pour raison de salaire. Voir : SEXTON, *op. cit.*, pp. 71-72.

39. Extrait de l'allocution de Sir James Watson prononcée à l'occasion de la distribution des prix de l'institut en 1879, cité dans : SEXTON, *op. cit.*, p. 73. James Watson, jadis comptable, avait succédé à Hugh Barclay en 1824, à titre de deuxième président du Glasgow Mechanics' Institution.

40. Voir : BURNS, *op. cit.*, p. 17.

choisis parmi les notables ; la poursuite des activités dépendait des bonnes grâces du président envers lequel le comité s'était engagé à payer un loyer ; il ne restait plus qu'à changer le programme pour attirer les classes moyennes — ce qui fut un fait accompli en 1837. Le programme redevint aussi varié que dans la période de tâtonnements des premières années de l'institut : « physique mécanique et chimie, économie politique — histoire naturelle et physiologie animale —, histoire, géographie, statistique et botanique »⁴¹. Cet éventail de cours attira, effectivement, un plus grand nombre d'auditeurs mais peu d'étudiants. De plus en plus, l'institut de Glasgow ressemblait à la fondation oligarchique d'Edimbourg⁴².

En raison de l'action concomitante de Birkbeck dans les deux métropoles, le *Mechanics' Institution* de Londres suivit de près le prototype de Glasgow. Le 11 octobre 1823, le septième numéro du *Mechanics' Magazine* faisait état des réalisations de Birkbeck en Écosse et de la récente formation du Glasgow Mechanics Institution dans le but évident de stimuler l'opinion publique afin de doter Londres d'un institut de même type. Dans le numéro suivant, on reproduisait une lettre de Birkbeck exprimant sa disponibilité et son intérêt à promouvoir la cause. Le 11 novembre, le promoteur du mouvement présidait, déjà, une assemblée de deux mille personnes où on décida, sur le champ, de former un comité chargé de fonder le London Mechanics' Institution. Le 20 février 1824, l'institut était officiellement inauguré par le discours de Birkbeck, élu président à vie⁴³.

Les événements se sont trop précipités pour ne pas avoir été préparés avec soin, bien avant l'automne de 1823, par des promoteurs actifs et des idéologues. D'abord, depuis 1804, Birkbeck demeurait à Londres où, après quelques années de pratique exclusive de la médecine, semble-t-il, il avait recommencé à donner des cours de sciences et des conférences. De son côté, Henry Brougham, par son action parlementaire, se trouvait à favoriser indirectement le mouvement de Birkbeck. En 1816, le célèbre réformiste libéral, influencé par Robert Owen, avait réussi à convaincre le Parlement de former un comité chargé de mener une enquête sur l'éducation des classes défavorisées de Londres — enquête qui s'étendra, par la suite, à l'échelle du pays. C'était le premier geste vraiment significatif du gouvernement anglais dans le domaine de l'éducation. En 1820, c'est encore Brougham qui proposa au Parlement d'établir, en Angleterre et au pays de Galles, un système d'éducation subventionné par le secteur public ; le bill fut rejeté en raison du contrôle excessif accordé à l'Église anglicane. C'est à la suite de cet échec que Brougham conjugua ses efforts avec ceux de Birkbeck pour implanter des *Mechanics' Institutions* à Londres et dans plusieurs autres villes industrielles d'Angleterre. Enfin, la présence de Jeremy Bentham à

41. *Id.*, p. 19.

42. Voir : SEXTON, *op. cit.*, p. 75 ; MUIR, *op. cit.*, p. 127.

43. Voir : JOHNSON, *op. cit.*, p. 30 ; SEXTON, *op. cit.*, p. 29 ; MUIR, *op. cit.*, p. 108.

l'assemblée de novembre 1823 ne semble pas avoir été l'effet du hasard. Avec l'appui financier des Quakers, ce philosophe utilitaire avait aidé Owen à devenir seul actionnaire de la Mid Lanark et ce, pour lui permettre de continuer à payer les salaires de ses employés, en dépit du chômage occasionné par l'embargo américain sur le coton ⁴⁴.

Selon Brougham, les *Mechanics' Institutions* devaient donner aux ouvriers le goût de l'étude, de l'expérimentation scientifique et de la lecture. Il n'était pas le seul à fonder des espoirs sur le mouvement. Francis Place, le tailleur radical de Charing Cross, témoin des premières tentatives pour instruire les classes laborieuses et de la réaction anti-jacobine, se réjouissait de voir « 800 à 900 travailleurs, propres et d'allure distinguée, suivre avec grande attention le cours de chimie » ⁴⁵ au London Mechanics' Institution qui venait d'ouvrir. Robert Malthus, dans la sixième édition (1826) de son *Essay on Population* jugeait opportun d'introduire une note pour exprimer sa satisfaction de voir que les *Mechanics' Institutions* offraient des cours d'économie politique; un tel souci, croyait-il, laissait présager que, sous peu, les principes fondamentaux de cette science seraient connus d'une grande partie des ouvriers anglais. Ces espoirs furent de courte durée: moins de dix ans après sa fondation, le London Mechanics' Institution était déjà devenu, comme celui de Glasgow, un centre de culture générale pour les classes moyennes ⁴⁶.

Après avoir retracé les origines du mouvement depuis l'initiative d'Anderson, nous pouvons constater que la Mechanics' Class de Birkbeck a engendré deux types d'instituts: celui d'Edimbourg, prototype oligarchique, et celui de Glasgow, prototype démocratisant. L'Edinburgh School of Arts, même s'il vient chronologiquement en premier lieu, n'a pas retenu notre attention du fait qu'il était voué, dès le début, à servir les intérêts des classes privilégiées. Par contre, le Glasgow Mechanics' Institution, en dépit d'objectifs utilitaires, dérivait d'une philosophie réformiste et jouissait, du moins en principe et à l'origine, d'une constitution assez démocratique pour permettre aux ouvriers d'y exercer une bonne part de contrôle.

Suite à la fondation du London Mechanics' Institution, le prototype de Glasgow semble avoir été généralement adopté en Angleterre, de préférence à celui d'Edimbourg. En 1845, il y avait en Grande-Bretagne quatre cents instituts d'éducation populaire, dotés de bibliothèques totalisant quatre cent mille volumes, qui desservaient huit cent mille membres inscrits. Indépendamment de leur développement respectif, ces instituts avaient une organisation matérielle analogue; ils tenaient lieu, à la fois, de collège technique, de bibliothèque, de cabinet de lecture, de salle de conférence et de musée populaire. Une telle

44. Voir: André PHILIP, *Histoire des faits économiques et sociaux*, Paris, Aubier-Montaigne, 1963, p. 72; JOHNSTON, *op. cit.*, p. 31; SEXTON, *op. cit.*, p. 26.

45. Cité dans: TRAVELMAN, *op. cit.*, p. 43.

46. Voir JOHNSON, *op. cit.*, pp. 31-32.

polyvalence était sûrement un gage de longévité! Effectivement, quand les *Mechanics' Institutions* dévieront de plus en plus de leurs objectifs initiaux, soit pour des motifs idéologiques ou en raison des changements sociaux, certains d'entre eux organiseront des séries de conférences fortuites et des activités récréatives; d'autres poursuivront une tâche éducative plus conforme à leurs origines en servant de bibliothèque et de centre culturel⁴⁷.

Pierre LEDUC

*Département d'histoire,
Université du Québec à Montréal.*

47. Voir: *Id.*, p. 31; LAWSON et SILVER, *op. cit.*, p. 295.